

## Une visite à Madeleine Milhaud

Par Lionel PONS



Madeleine Milhaud et ses jeunes visiteurs

Rendre visite à une toute jeune dame qui représente, mine de rien, à elle toute seule presque un siècle de musique, d'art et plus simplement de vie, est déjà en soi un privilège rare. Lorsqu'il s'agit de Madeleine Milhaud, cela devient un moment de grâce qui constitue instantanément, et sans avoir besoin de l'idéaliser, un merveilleux et durable souvenir.

Il vous faudra d'abord sortir du métro à un jet de pierre de la place Pigalle, et dès les premiers pas, c'est tout Paris, non pas celui des cartes postales, mais ce Paris grouillant de vie, bruissant de mille activités qui vous saute au visage ; et avec lui cette rumeur que Milhaud affectionnait tant, lui qui composait fenêtres ouvertes. Au 10 du Boulevard de Clichy, une plaque vous indiquera la maison dans laquelle Milhaud a vécu et édifié une grande partie de son Œuvre. N'attendez pas quelque marbre ostentatoire, que d'ailleurs le compositeur de *Christophe Colomb* n'aurait pas aimé ; la plaque est toute simple, comme une invite à aller plus avant à la rencontre du musicien et de votre hôtesse.

Sitôt arrivé au premier étage, c'est elle-même qui vient vous ouvrir la porte et vous accueillir avec un sourire à la fois bienveillant, malicieux et interrogateur. C'est que les années n'y peuvent rien, Madeleine Milhaud garde intacts sa curiosité et son intérêt pour ses visiteurs. Arrivés dans le salon, vous ne manquerez pas d'être immédiatement pris dans le flux de la conversation qu'elle pratique comme un art, lequel se fait bien rare à

notre époque, pourtant dite de communication. Avec naturel, mais aussi un humour dont elle use en virtuose, elle vous entretiendra d'abord des saisons, des fleurs qu'elle aime tant, bref de la « vie qui va », puis de vous-même car elle a soif de vous mieux connaître, sans que jamais cet échange ne devienne un bavardage de convenue.

Mais parlez-lui de Milhaud, de sa musique et de sa personnalité, et vous verrez alors le visage s'animer, le regard bleu profond s'éveiller plus encore et les souvenirs affluer. La « *Muse ménagère* » vous refait vivre dans l'intimité de celui pour qui elle accepta d'être et reste une « esclave heureuse et consentante » selon ses propres termes. Faites-lui évoquer les livrets qu'elle conçut pour lui (rien de moins de *Médée*, *Bolivar* et *La Mère coupable*), elle vous confiera avec modestie « je n'ai rien d'un écrivain, je n'aurais pas pu le faire pour quelqu'un d'autre que lui » ; adressez-vous à la comédienne et à la récitante, et les ombres de Stravinsky (pour *Perséphone*) ou Arthur Honegger (pour *Judith*) se glisseront à leur tour dans le salon.

C'est qu'il est bien rempli ce salon, avec tous les souvenirs que votre hôtesse y fait défiler sans bousculade ! L'impression qui se fait jour peu à peu et se confirme au fur et à mesure de l'entretien, c'est que derrière le regard incisif de Madeleine Milhaud, c'est Milhaud lui-même qui vous reçoit. Certes, son portrait vous regarde du mur, avec cette sérénité et cet humanisme qui étaient bien les siens, mais le miracle vient du fait que le compositeur des *Euménides* est bel et bien là, et surtout qu'il n'a en somme jamais cessé d'être présent. Les œuvres se succèdent, avec pour chacune un souvenir, des plus ambitieuses (*La Sagesse*) aux plus secrètes (*Pan et Syrinx* ou *Les momies d'Égypte*), si bien que le temps prend tout à coup dans ce salon une valeur toute relative. Il faudra le coup de sonnette du visiteur suivant (car ils se succèdent en une chaîne ininterrompue) pour que la réalité vous rattrape, et encore votre hôtesse vous aura-t-elle retenu quelques instants supplémentaires, heureuse qu'elle semble être de partager avec vous un peu d'une vie si riche et si remplie.

Et lorsque, de retour sur le trottoir du boulevard de Clichy, vous reprendrez pied dans une réalité qu'elle avait un temps abolie pour vous, ce sera avec, au fond, quelque chose comme la joie d'avoir pénétré au cœur d'une Œuvre dont on sent bien qu'elle est quasiment collective, tant Madeleine et Darius Milhaud sont deux êtres pour un seul cœur, et surtout d'avoir côtoyé trop brièvement une Dame dont la vie, aujourd'hui comme hier, reste un témoignage d'Humanité dans tout ce que le terme a de grandeur sans orgueil.

Les lignes qui précèdent ont vu s'écouler quelques an-



nées depuis qu'elles m'avaient été en quelque sorte dictées par le souvenir d'une visite dont les détails sont toujours présents à ma mémoire. Et voici à présent que Madeleine Milhaud nous a quittés. On l'apprend presque comme une mauvaise plaisanterie. On n'y croit pas, tant cette présence même lointaine, même rendue plus ténue par le passage des ans nous restait nécessaire, tant elle nous insufflait cette énergie qu'elle faisait rayonner avec la sérénité que peuvent seuls conférer l'expérience de la vie et l'amour des êtres humains. Le départ de Madeleine Milhaud ne nous prive pas seulement d'un témoin privilégié du XXe siècle, il nous laisse orphelins d'une présence amie, dont l'inté-

rêt qu'elle savait porter à chacun de ses nombreux visiteurs vous laissait toujours partir comme « resourcé ».

Autant que son goût intact de la poésie ou son dévouement en faveur de l'œuvre de Milhaud, c'est cette qualité de présence qui nous reste par-delà sa disparition, autant comme un souvenir que comme un moyen de la garder toujours à nos côtés.

**Lionel PONS**

*Décembre 2001- Février 2008*

Musicien, agrégé en musicologie, enseignant à l'Université de Provence et au Conservatoire de Marseille.